

L'ARCHE *Editeur*

Thornton WILDER

Mozart et l'Intendant gris

Traduit par
Julie Vatain

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Mozart et l'Intendant gris

Pièce en trois minutes pour trois personnes
de Thornton Wilder
(1928)

Traduction de Julie Vatain (julie.vatain@gmail.com)

PERSONNAGES

CONSTANCE, femme de Mozart
MOZART, compositeur
L'INTENDANT GRIS, visiteur mystérieux

CADRE DE L'ACTION

L'appartement de Mozart à Vienne.

Assis à la table d'une misérable pièce, MOZART écrit l'orchestration de La Flûte enchantée. Des feuilles de papier réglé sont éparpillées sur le sol. Sa femme entre, en proie à une grande excitation.

CONSTANCE : Quelqu'un demande à te voir, quelqu'un d'important. Prions Dieu que ce soit une commission de la cour.

MOZART : *Impassible.* Salieri vivant, jamais.

CONSTANCE : Mets tes pantoufles, chéri. Ce quelqu'un est tout de gris vêtu, avec un masque gris sur les yeux, et il est venu dans un grand carrosse dont les armoiries sont toutes recouvertes d'étoffe grise. Prions Dieu que ce soit une commission de la cour pour un *Te Deum*, par exemple.

Elle range toute la pièce en six gestes.

MOZART : Salieri vivant, jamais.

CONSTANCE : Allons, tu seras gentil, mon petit Wolfgang, s'il te plaît. Il nous faut de l'argent, mon trésor. Écoute-le, dis « oui », dis « merci », et puis toi et moi nous en discuterons quand il sera parti.

Elle lui tend sa veste. Allez, enfile-moi ça. Chausse tes pantoufles.

MOZART : *Avec un soupir.* Je suis mal portant. Je suis chez moi. Je suis à mon travail. Il n'y pas un visiteur au monde qui pût m'intéresser. Fais-le entrer.

CONSTANCE : *Ajuste le foulard de son mari. Ne fais pas l'orgueilleux. Contente-toi d'accepter.*

Elle sort en toute hâte et revient bientôt, précédant le visiteur. Ce visiteur est vêtu de soie grise des pieds à la tête. Ses yeux vifs luisent par les trous d'un étroit masque de soie grise. Il tient à son nez un mouchoir gris parfumé. On le prendrait pour un croquemort élégant.

L'INTENDANT GRIS : Kappelmeister Mozart, *servus*. Gracieuse dame, *servus*.

MOZART : *Servus*.

L'INTENDANT GRIS : Maître noble et révérend, partout où règne la musique, partout où le génie est apprécié à sa juste valeur, le nom de Wolfgang Amadeus Mozart est...

MOZART : Monsieur, les compliments m'ont toujours mis dans l'embarras, et je vous supplie de m'épargner cette mortification en passant immédiatement à la raison de votre visite... à la... à l'honneur de votre visite.

L'INTENDANT GRIS : Maître révérend, avant que j'expose devant vous mon affaire, puis-je solliciter votre promesse — que vous acceptiez ou non ma commission — que vous garderez tous deux...

MOZART : Je vous promets notre secret, à moins que notre silence ne se révèle déshonorant pour moi ou préjudiciable à quelqu'un d'autre. Poursuivez, je vous prie.

L'INTENDANT GRIS : Sachez donc, génie gracieux et révérend, que je suis envoyé par un prince qui rassemble toutes les qualités que peuvent conférer la naissance, la position, la générosité et la sagesse.

MOZART : Ha ! Un secret européen.

L'INTENDANT GRIS : En outre, Son Excellence vient de subir un amer malheur. Il a récemment perdu son épouse et compagne, une dame qui faisait l'admiration de sa cour et toute la lumière dans la vie de son époux endeuillé. C'est pourquoi, Son Excellence, mon maître, souhaite commander une messe de requiem composée par vous, en l'honneur de sa dame. Il vous prie d'y verser votre plus haute invention, et ces richesses de mélodie et d'harmonie qui ont fait de vous la gloire de notre temps. Pour cette musique, il s'offre à vous payer la somme de quatre cent couronnes : deux cent couronnes maintenant, et les deux cent autres couronnes lorsque vous aurez livré les quatre premières pièces.

MOZART : Eh bien, Constance, je ne dois pas faire preuve d'orgueil.

L'INTENDANT GRIS : Il y a seulement une condition.

MOZART : Oui, je l'ai entendue. L'œuvre se doit de refléter ma plus haute invention.

L'INTENDANT GRIS : Cela n'était guère difficile à présumer, maître. La condition est la suivante : vous donnerez cette musique à Son Excellence en tant qu'œuvre anonyme, et

jamais par aucun signe, ne fût-ce qu'une simple inclination de la tête, vous d'admettez que cette œuvre est de vous.

MOZART : Et Son Excellence ne se doute pas que des pages composées au sommet de mon invention peuvent elles-mêmes constituer une signature suffisante ?

L'INTENDANT GRIS : C'est une possibilité. Naturellement, mon maître veillera à ce qu'aucun autre compositeur ne puisse jamais s'attribuer la paternité de l'œuvre.

MOZART : Vite, donnez-moi votre papier, je vais le signer. Laissez vos deux cent couronnes à ma femme, au pied de l'escalier. Revenez en août et vous aurez vos quatre premières pièces. *Servus. Servus.*

L'INTENDANT GRIS : *Se retire. Servus, maître. Servus, madame.*

CONSTANCE revient peu après et jette à son mari un regard anxieux.

CONSTANCE : Un envoyé du Ciel, mon petit Wolfgang. À présent tu peux aller à la campagne. À présent tu peux boire toute l'eau minérale qui jaillit de la Bohème.

MOZART : Bien. Et au moment précis où j'envisageais une messe de requiem. Mais je l'envisageais pour moi-même. Cependant, je ne dois pas faire preuve d'orgueil.

CONSTANCE : Qui ces gens peuvent-ils bien être ? Réfléchis.

MOZART : Oh, pas de mystère là-dessus. C'est le Comte Von Walsegg. Il compose lui-même. Mais la plupart du temps il nous achète des pièces pour quatuors à cordes ; il efface les signatures et les fait jouer dans son château. Les courtisans le flattent et feignent d'avoir deviné qu'il en est l'auteur. Il ne le nie pas. Il fait de son mieux pour prendre l'air embarrassé. À présent voilà qu'il a réussi à composer un requiem. Mais cela rabaissera mon orgueil.

CONSTANCE : Il sera la risée de tous, tu le sais. La musique se révélera d'elle-même. Le Ciel voulait nous donner quatre cent couronnes...

MOZART : ... Et le Ciel s'y est pris avec humour.

CONSTANCE : Comment était-elle, son épouse ?

MOZART : La puanteur de ses impudences s'élevait jusqu'au Ciel. Elle s'habillait en page et se faisait appeler Chérubin. J'ai encore devant les yeux ses joues rouges, ses dents noires et ses soixante ans.

CONSTANCE : *Après une pause.* Nous allons rendre l'argent. Tu peux écrire cette musique sans l'écrire pour eux.

MOZART : Non, ce jeu me plaît. Il me plaît par sa fausseté même. Qu'importe la signature ou le destinataire, quand il s'agit de pareille musique ?

Il se jette violemment sur le sofa, le visage tourné vers le mur.

Pour qui écrivons-nous de la musique ?... pour les musiciens ? Salieri ! pour les mécènes ? Von Walsegg ! pour le public ? Le Comtesse Von Walsegg !... J'écrirai ce requiem, mais je l'écrirai pour moi-même, puisque je meurs.

CONSTANCE : Mon bien-aimé, ne dis pas de choses pareilles ! Endors-toi. *Elle le couvre avec un châle.* Comment peux-tu dire des choses pareilles ? Et même penser une chose pareille ! Tu vivras de longues années et tu écriras une infinité de belles pages. Nous allons rendre l'argent et refuser cette commission. Ainsi l'affaire sera close. À présent endors-toi, mon trésor.

Elle sort et ferme doucement la porte derrière elle. MOZART, en proie à sa jeunesse, à sa maladie et à son génie, est secoué par une violente crise de larmes. Peu à peu les sanglots s'apaisent et il s'endort. Dans son rêve, l'Intendant gris revient.

L'INTENDANT GRIS : Mozart ! Tourne-toi ; regarde-moi. Tu sais qui je suis.

MOZART : *Sans se retourner.* Tu es l'intendant du Comte Von Walsegg. Va t'en lui dire qu'il écrive sa propre musique. Je ne souillerai pas ma plume pour célébrer sa dame : que le vice enterre le vice.

L'INTENDANT GRIS : Alors reste étendu contre le mur, et apprends que c'est la Mort elle-même qui te commande...

MOZART : La Mort n'est pas si tatillonne. La Mort n'arbore pas un mouchoir parfumé.

L'INTENDANT GRIS : Reste étendu contre le mur. Sache pour commencer que toutes les combinaisons de circonstances se prêtent à deux interprétations : l'une apparente, l'autre réelle.

MOZART : Alors parle, flagorneur : je connais l'apparente. Quelle autre lecture peut-on faire d'une telle humiliation ?

L'INTENDANT GRIS : C'est la Mort elle-même qui te commande ce requiem. Tu as pour tâche de donner voix à tous ces millions qui dorment, et qui n'ont que toi pour se faire entendre. Ils sont étendus là : les capitaines et les voleurs, les reines et les bonnes à tout faire, et comme le soir de leur mémoire terrestre touche à sa fin, il s'élève de cet immense champ un éternel *miserere nobis*. Ce n'est que par l'intercession d'un amour immense, et d'un art immense, qui est encore de l'amour, que ce cri de désespoir peut être apaisé. N'était-ce pas là une raison suffisante pour que cette commission fût anonyme ?

MOZART : *Tremblant, met un genou en terre près du sofa.* Pardonne-moi.

L'INTENDANT GRIS : Et c'est pour cela que le prétexte, l'instigatrice a été choisie parmi l'humanité la plus faible et la plus vaniteuse. La mort la tient à présent, et toute sa folie a disparu dans la dignité et la grandeur de son état. Où est ton orgueil à présent ? Voici ses pantoufles et ses colifichets. Presse-les contre tes lèvres. Encore ! Encore ! Sache dorénavant que seul celui qui a embrassé la lépreuse peut entrer dans le royaume de l'art.

MOZART : J'ai péché, mais accorde-moi une chose. Accorde-moi de vivre jusqu'à ce que je finisse le requiem.

L'INTENDANT GRIS : Non ! Non !

Et il demeure inachevé.

FIN DE LA PIECE